

# ENFIN LE PDF !!!



*L'Ouvreuse*  
Le Webzine des Relous du net

2008  
Semaine

36



LA MEMOIRE DANS  
LA PEAU

L'ECHELLE  
DE JACOB

INJU,  
LA BETE DANS  
L'OMBRE

M A G I M E L  
**I N J U**

Accueil Critiques Bobines minute Dossiers Analyses Rétroprojections Instants critiques Groupe des trances Séries TV

#### Critiques récentes

- ★ Martyrs
- ★ Inju, La Bête Dans L'Ombre
- ★ Solitaire
- ★ Le Bal de l'Horreur
- ★ Mad Détective
- ★ Wanted
- ★ L'Incroyable Hulk
- ★ Le Premier Jour du Reste de ta Vie
- ★ Wall-E
- ★ Le Royaume

#### Analyses

- ★ L'Echelle de Jacob
- ★ La Mémoire Dans La Peau
- ★ Titanic
- ★ Interstella 5555
- ★ The Pledge

#### Dossiers

- ★ Le cinéma du milieu
- ★ Cannes 2008
- ★ M. Night Shyamalan
- ★ Tim Burton - The Dossier (2/2)
- ★ Grève des scénaristes, crise des idées

#### Instants critiques

#### Edito

Madame Trichardin achetant le cartable du cadet plus important qu'un conflit en Géorgie, pas de doute, c'est la rentrée.  
Lire l'édito de septembre...

#### Programme Cinéma

Salles, horaires et réservations dans votre ville avec PagesJaunes

[Annonces Google](#)

#### Martyrs

Critique par ZUG le 10 septembre 2008

#### Les histoires d'amour finissent mal, en général



Après avoir échappé à une interdiction aux moins de 18 ans synonyme de mort commerciale, **Martyrs**, le film de Pascal Laugier, est enfin sur les écrans. S'il n'est pas la révolution du film de genre annoncée, fantasmée et espérée par certains, il n'en demeure pas moins un sacré choc !

[Pas de commentaire](#) | [Lire la suite...](#)

#### The Dark Knight

Bobine minute par nicco le 8 septembre 2008

#### Birth of a lol



Cet été, le public s'est entassé dans les salles pour vivre le combat plus psychologique que pyrotechnique entre le très sombre chevalier et son meilleur ennemi, le coloré Joker. Opposition mythique diront les plus enthousiastes, sans forcément savoir à quel point ils sont proches de la réalité.

[3 commentaires](#) | [Lire la suite...](#)

#### Inju, La Bête Dans L'Ombre

Critique par nicco le 5 septembre 2008

#### Sôt en auteur



Quelle semaine... Entre un remake bobo de **La Fête des Pères**, quelques thrillers flasques pour madame Trichardin.

#### L'Echelle de Jacob

Analyse par Simidor le 3 septembre 2008

#### Voyage au bout de l'enfer



Jacob Singer est un ancien combattant du Viêt-Nam qui a été rapatrié suite à une "opération" qui a mal tourné. Sa nouvelle vie à New York

#### A l'affiche



#### Le bulletin de notes

#### Derniers commentaires

09/09 | dick laurent is dead | [The Dark K...](#)

09/09 | Methos | [The Dark K...](#)

08/09 | petaire | [The Dark K...](#)

07/09 | pko | [10 000](#)

07/09 | pko | [L'Echelle ...](#)

07/09 | Bouhiti | [Septembre ...](#)

05/09 | Isokilla | [Harry Pott...](#)

05/09 | Lou | [Harry Pott...](#)

05/09 | geout | [Septembre ...](#)

#### Le vestiaire de l'ouvreuse

[Index des films chroniqués](#)

[Note d'intention](#)

[Plan du site](#)

[Rechercher sur le site](#)

#### Communauté

<http://louvreuse.net/>

## L'an 01



Madame Trichardin achetant le cartable du cadet plus important qu'un conflit en Géorgie, pas de doute, c'est la rentrée.

Et la rentrée, on s'en fiche quand même un peu, m'est avis qu'il y en aura d'autres, au hasard dans un an, vous verrez (BHL nous fera-t-il un compte rendu des achats de cartables au Carrouf de Monceaux les Mines ? Prions). Par contre, des premiers anniversaires ça n'arrive qu'une fois (sauf peut-être pour un certain Benjamin Button), alors on va la jouer égoïste et nous auto-souhaiter un joyeux anniversaire. En cadeau, un bilan :

- 167 films chroniqués
- Aucune interview exclusive
- Aucun scoop
- Aucune polémique avec Isabelle Motrot
- Aucunes de nos phrases reprises sur les jaquettes de DVD (scandaleux)
- Une seule et unique chronique dans un média (merci encore monsieur de **Phosphore**)
- **Libération** continue de trouver un film US sur deux fasciste

Si ça c'est pas du bilan de winners, je sais pas ce qu'il vous faut.

Mais comme le succès n'est pas vraiment total, nous allons apporter quelques modifications et évolutions qui arriveront au fil des jours, des semaines, des mois. Car vous aurez remarqué que nous allons à notre rythme, un rythme molto moderato, mais c'est parce qu'en fait on n'est pas vraiment journalistes, voyez (oui, on sait, ça s'est vu, merci). On a des vies en fait à côté, et ces trucs, la vie là, ça prend du temps, c'est incroyable. Et plus un site évolue, grandit, plus il demande du temps (oui, un peu comme une plante carnivore). Mais on ne lâchera pas l'affaire tant qu'on ne sera pas cité sur un DVD.

Un anniversaire, c'est aussi l'occasion de remercier (c'est un peu comme les Césars des gens normaux, les anniversaires). Alors un gros gros merci aux douze contributeurs qui nous ont proposé des articles tout au long de l'année. Un gros merci à ceux qui nous linkent (ils sont peu, mais ils sont bien). Et un moyen merci à ceux qui nous lisent encore (vous aurez un gros si vous êtes toujours là l'an prochain).

Durant l'année qui vient nous allons essayer non pas d'être plus productifs (vive la décroissance), mais plus diversifiés, plus enquiquinants sur les sujets qui nous tiennent à cœur (Hadopi, l'évolution du cinéma du milieu français, le respect du travail critique dans les cercles... critiques) et plus beaux. Du moins mieux coiffés (c'est la tenancière qui l'exige).

Pour finir, un petit mot sur le feuilleton de l'été, il en faut toujours un, qui a porté sur ce fameux pouvoir d'achat (l'avishaire chez Ségo – cherchez pas, elle et ses larbins de communication inventent un nouveau dialecte). En effet, journalistes et politiques se sont rendus compte, effarés (mais pas autant que les restaurateurs et hôteliers), que les gens parlaient moins en vacances et préféraient manger des sandwich en famille sur un banc public plutôt que raquer 17 euros pour une salade vinaigrette. Sont bizarres les gens, hein ? Ils ne payent plus les jeux, ne payent plus la musique, ne payent plus le cinéma (enfin, pas assez pour battre **Titanic**...) et ne payent plus les loisirs. Une question reste donc en suspend, brûle les lèvres et nous rend terriblement insomniaques :

Madame Albanel, les gens téléchargent des vacances ?

Un homme inconscient est repêché par un bateau de pêche au large de Marseille. Sans mémoire, et donc sans identité, notre homme va devoir chercher qui il est. Pour commencer son enquête, l'homme n'a qu'un seul indice : un numéro de compte d'une banque Suisse, numéro qui avait été implanté dans sa cuisse. Direction la Suisse, donc, où l'amnésique découvre non seulement son nom, Jason Bourne, mais également qu'il est titulaire d'un compte crédité de plusieurs millions de dollars.

A peine sorti de la banque, Bourne se voit poursuivi par des tueurs professionnels. Où qu'il aille, sa vie est menacée. Mais Bourne est un homme plus difficile à tuer qu'il en a l'air. En effet, toutes ces épreuves font naître des réactions chez Bourne dont il est le premier à s'étonner. Expert en arts martiaux et en combat rapproché, parlant couramment de nombreuses langues, sniper accompli et tireur infailible, Bourne semble être le tueur parfait. Cependant tous ces éléments soulèvent de nombreuses questions : comment Bourne a-t-il appris toutes ces choses ? D'où vient tout cet argent ? Pourquoi veut-on le tuer ? Peu à peu, il comprend que son destin est indissolublement lié à celui que l'on appelle Carlos, terroriste recherché par toutes les polices du globe et accessoirement probablement le meilleur tueur à gages du monde. La lutte à mort entre ces deux tueurs parfaits débute réellement à Paris : infiltration de QG, trahisons et assassinats s'entrecroisent, la lutte est serrée. D'autant plus serrée que la CIA, qui a formé Bourne, ne comprend plus l'attitude de ce dernier et, manipulée par un Carlos machiavélique, s'est décidée à l'éliminer (éliminer Bourne, pas Carlos... enfin Carlos aussi mais bon... oh et puis merde, lisez le roman). Poursuivi par les sbires omniprésents de Carlos ainsi que par ses anciens commanditaires, recherché par la police pour un crime qu'il n'a pas commis, Bourne ne peut se fier qu'à lui-même pour accomplir ce qu'il sait obscurément être sa mission : tuer Carlos. Le duel final aura lieu à New York. Dans la pièce même où l'identité de Bourne (The Bourne Identity... le titre original du livre ainsi que de ce film) a été conçue...

## Memories of murder

Alléchant, ce résumé ? On pourrait le considérer... sauf que presque rien de ce dont on vient de parler ne se retrouve dans le film The Bourne Identity. En effet, c'est dans le roman éponyme de Robert Ludlum que le duel Carlos-Jason est au centre de l'intrigue. Feu Robert Ludlum à qui l'on doit d'autres romans comme La Progression Aquitaine ou encore Osterman Week-End (qui a d'ailleurs été adapté en film par Sam Peckinpah avec Rutger Hauer), sans oublier les autres opus de la saga Bourne. Soyons clairs : le nom du personnage principal, le pitch de départ, et la localisation de la plus grande partie de l'intrigue à Paris sont les seuls éléments du roman The Bourne Identity que l'on retrouve dans le film. Il n'est pas question ici d'un scandale dû à une adaptation qui serait en fait une trahison de l'œuvre originale. Ici, le stade de la trahison est dépassé depuis longtemps. Dans le cas qui nous occupe à présent, il serait plus propice de considérer que le roman The Bourne Identity et le film du même nom racontent des histoires qui n'ont aucun rapport entre elles. Dès lors, on peut raisonnablement se demander pourquoi avoir intitulé le film The Bourne Identity.

Cette interrogation ne prend que plus de force à l'écoute du commentaire audio du réalisateur, au cours duquel ce dernier avoue son grand amour pour le roman original. D'accord, mon grand. Alors, pourquoi avoir jeté quasiment tout du contenu de ce roman à la poubelle ?



Bref, le manque de cohérence, d'imagination et, ô ironie, de mémoire des décideurs d'Hollywood, The Bourne Identity ayant déjà été adapté en téléfilm avec Richard «Père Ralph de Bricassart des Oiseaux se Cachent pour Mourir» Chamberlain, tous ces différents manques donc, se voient mis en exergue par un projet qui n'a apparemment pas été réfléchi pour un sou.

Tant que l'on en est à parler du pitch, il est intéressant de constater que The Bourne Identity commet l'erreur que bien trop de films commettent, a savoir : se contenter d'un pitch, justement. En l'occurrence, «le héros est un amnésique doté de capacités faisant de lui le tueur parfait et évolue dans un monde dangereux». Dans le roman, tout cela était intégré à une intrigue pas forcément originale (de l'action mâtinée d'espionnage, le tout saupoudré de politique-fiction) et assez longue (ok, disons fort longue), mais en tout cas prenante. La preuve

: une fois le roman achevé, on a envie de lire la suite des aventures de Bourne. Le côté «je ne sais pas qui je suis ni où je vais» y était un moyen, non une fin. Or ici (comprendre, dans le film) l'intrigue est alambiquée et tourne à vide. Les enjeux ne sont pas identifiés, ce qui ne pardonne pas dans un thriller politique. On est bien loin de l'excellent Spy Game de Tony Scott, dans lequel les scènes de bureau sont plus dynamiques que les scènes d'action (tout en restant toujours d'une lisibilité remarquable). Dans The Bourne Identity, on voit beaucoup de gens fort occupés devant leurs claviers d'ordinateurs, mais on ne sait pas trop quelles sont leurs motivations. On nous montre des dialogues de pontes de la CIA qui ont l'air fort concernés, mais on ne comprend pas grand-chose à ce qu'ils disent. Bref, comme le personnage Jason Bourne lui-même, le film donne l'impression de beaucoup courir sans vraiment savoir où il va.

## Un américain à Paris

Mais quel réalisateur trouve-t-on derrière The Bourne Identity ? Il aurait fallu choisir un gars nerveux, qui assure lors des scènes d'action. Mais non, on a Doug Liman. Qui a réalisé Swingers et Go (une histoire à la narration déstructurée sur des djeps qui vont dans des boîtes de strip-tease... Trop super...). On rappellera également aux distraits qu'après The Bourne Identity, Liman a également réalisé Mr et Mrs Smith ainsi que Jumper. Bref, autant dire un homme de challenge. Un rebelle. Un chien fou. Il ne restait plus qu'à espérer que le gars ait pris un peu de Viagra pour durcir une réalisation décidément trop molle. Résultat ? Bof-bof.

Un des gros problèmes de The Bourne Identity est justement qu'on attend tout au long du film que ce dernier commence réellement... mais que cela ne démarre jamais en fin de compte. Manque de rythme flagrant, donc. Problème de plus: la réalisation très «eau minérale» de Liman (insipide, incolore et inodore) n'arrange pas vraiment les bidons. Et pour couronner le tout, le film n'évite pas le ridicule involontaire : ainsi, la présentation des autres tueurs auquel la CIA fait appel afin de défragmenter Bourne est une réminiscence à hurler de rire des convocations des gentils dans le dessin animé des eighties MASK (avec petites scènes de la vie quotidienne des tueurs interrompues par l'appel du travail... manque plus que la montre qui bipe comme dans le dessin animé). Echec total alors ?

Hé bien non. Le film est sauvé du naufrage par la dernière chose à laquelle on aurait pu s'attendre de la part de Liman : des scènes d'action (relativement) nerveuses et dynamiques. On retiendra les bagarres au corps à corps auxquelles se livre Bourne. La scène de l'ambassade attirera également notre attention. Mais

## The movie who wasn't there

c'est la bagarre contre le tueur italien dans l'appartement parisien de Bourne (waw, c'est un film hyper cosmopolite... le héros prend même le TGV et il roule dans une Mini... vive l'Europe) qui remporte le lot. Sec, d'une brutalité féroce, très violent, chorégraphié au micro-poil, ce combat est remarquable. On notera également une poursuite réaliste et assez agréable dans les rues de Paris. Agréable certes, mais sans plus... On est bien loin de celles de The Bourne Supremacy ou encore de The Bourne Ultimatum. Vraiment très loin.

Il y a aussi ce duel des snipers dans la campagne entre Bourne et le «professeur», un des redoutables tueurs que la CIA a

Clive Owen qui avait été approché pour prendre la succession de Pierce Brosnan dans le rôle du meilleur agent secret du monde. La suite, on la connaît tous.

Donc, rien à voir entre Jason Bourne et James Bond ? Pas si simple.

Les initiales déjà. Le hasard n'a probablement pas grand-chose à faire là-dedans. Mais la chose la plus intéressante à étudier, c'est l'influence qu'ont eue les films Bourne sur le reboot de James Bond auquel on a droit depuis peu. Car Casino Royale, sorti en 2006, a clairement retenu la leçon de The Bourne Supremacy, le deuxième épisode de la saga Bourne sorti en salles deux ans plus tôt. Place au réalisme, aux bagarres sèches et violentes. Bye bye les gadgets bondiens.

Mais c'est encore plus visible après The Bourne Ultimatum, clôturant la trilogie Bourne et sorti en 2007. Quand on regarde la bande-annonce du James Bond annoncé pour fin 2008, Quantum Of Solace, le rapprochement saute aux yeux. On y voit un extrait d'une cascade où une moto franchit le vide avec la caméra la suivant au cours du saut. Une image qui était reprise dans la bande-annonce de The Bourne Ultimatum où Bourne franchissait d'un bond le vide entre deux immeubles.

Finalement, c'est peut-être ça, le plus frappant. Que cela soit la saga Bourne qui ait réussi à influencer (partiellement du moins) un monde aussi balisé et sans surprises que celui des films estampillés Bond. Et de nous mettre alors à rêver à ce que donnerait un James Bond réalisé par... Paul Greengrass, le réalisateur des prodigieux The Bourne Supremacy et The Bourne Ultimatum. On peut rêver, oui.

Certains vous diront même que c'est l'essence même du cinéma



dépêché pour éliminer Bourne. Malheureusement, toute la bonne impression que laissent ces scènes est sérieusement amoindrie par une fin très peu compréhensible et torchée à la va-vite. Dommage.

### **Bourne. Jason Bourne.**

On a beaucoup comparé Jason Bourne et James Bond, notamment à l'occasion de la sortie de The Bourne Supremacy, le deuxième film consacré à Jason Bourne. Cette comparaison s'est fort accentuée en 2007 avec The Bourne Ultimatum. Est-ce justifié ? Ce rapprochement est-il fondé ? Oui et non.

Première chose : Matt Damon n'a pas vraiment le charisme d'un Sean Connery. On précisera néanmoins que Damon, de bon qu'il est dans The Bourne Identity, devient carrément excellent dans les deux opus suivants. Mais toutes considérations d'acteurs mises à part, les deux personnages ne se situent pas vraiment dans le même registre. The Bourne Identity reste dans un domaine plus axé sur le réalisme : pas d'Aston Martin de luxe ni de vodka Martini au shaker secoué mais pas agité. Pas de champagne Don Pérignon millésimé ou de gadgets fantaisistes. Dans The Bourne Identity, le véhicule du héros est une vieille Mini déginguée. Ou bien alors il prend le métro (au moins ça n'a pas fait exploser le budget du film). La copine du héros n'est pas une top-modèle. C'est une fille un peu paumée sans attache fixe qui en est presque réduite à vivre dans sa voiture. A ce titre, le choix de Franka Potente (et zou, une touche européenne de plus) paraît assez judicieux : son côté girl next door rajoute à ce réalisme qui a semblé être recherché tout au long du film. Tant que l'on est à parler des acteurs, signalons la prestation de Clive Owen dans le rôle du Professeur, tueur qui n'a pas grand-chose à dire mais qui a la classe (comme toujours quand il est question de Clive Owen). Et, ironie de la chose, c'est ce même

**Vendetta**

### **The Bourne Identity**

Réalisateur : Doug Liman

Scénario : Tony Gilroy & W. Blake Herron d'après le roman de Robert Ludlum

Production : Doug Liman, Patrick Crowley, Richard N. Gladstein...

Photo : Oliver Wood

Montage : Saar Klein

Bande originale : John Powell

Origine : USA, Allemagne

Durée : 1h59

Sortie française : 25 septembre 2002

Jacob Singer est un ancien combattant du Viêt-Nam qui a été rapatrié suite à une «opération» qui a mal tourné. Sa nouvelle vie à New York le renvoie sans cesse à cette expérience douloureuse, mais aussi à sa vie d'avant où il a vu mourir son fils et a fini par quitter sa famille. Il est harcelé par d'étranges images de cette guerre et des visions cauchemardesques dans une réalité qu'il perçoit de plus en plus menaçante. Il découvre bientôt que cette étrangeté touche aussi ses frères d'arme.

A première vue, on pourrait penser à un thriller paranoïaque, et si je vous disais que c'en est un, mais pas seulement. Ce résumé, qui pourrait servir de pitch à un film classique, ne rend pas justice à ce film exceptionnel car la force de L'Echelle de Jacob tient dans le fait qu'il ne représente qu'une infime partie du tout. L'Echelle de Jacob

c'est aussi un film de guerre, un film d'horreur, un drame humain, un film fantastique, le parangon et un des précurseurs du film à twist intelligent (qui ne fait pas faux à la revoyure) et un film dont le discours philosophique est carrément intégré à la forme.

Lorsque le scénario de Bruce Joel Rubin, tortueux, abstrait et glauque à souhait, échoue entre les mains d'Adrian Lyne, réalisateur de 9 Semaines Et Demie, Flashdance et Liaison Fatale, il a déjà fait un grand tour à Hollywood et est clairement réputé inadaptable. Mais de cette rencontre sortira un petit miracle, de ce qui ne se fait qu'une fois dans la carrière d'un réalisateur comme Lyne (un cadeau similaire sera offert à Curtis Hanson avec le L.A. Confidential de Helgeland).

Ce miracle est probablement dû aux bonnes idées de Rubin, mais le réalisateur a su transfigurer ces abstractions en y ajoutant la concrétude et le côté sensoriel et malsain de son propre cinéma tout en canalisant ses penchants racoleurs. En cela, il a fait d'un voyage abstrait une horreur quotidienne.

## Highway to hell

La narration de L'Echelle de Jacob fonctionne sur trois niveaux principaux : la guerre, la vie après la guerre et le souvenir de la vie d'avant.

Lyne joue avec ces trois états, les présentant tantôt comme des flashes, tantôt comme des réveils ou une prise de conscience. Chaque état vient se télescoper aux autres durant tout le récit, si bien qu'il est difficile de s'accrocher à un schéma pré-existant. On se retrouve donc à suivre le film sans pouvoir anticiper, se laissant glisser dans le dédale ou il nous emmène, sans se douter du choc qui nous attend au bout de ce labyrinthe. Piégé dans le corps de Jacob Singer, héros philosophe déchu, on affronte, impuissant, les mêmes démons que lui. Le voyage implique d'autant plus que Jacob est incarné par Tim Robbins, le type d'acteur qui s'attire d'office la compassion du public. On voit aisément en lui le type sympa et érudit qui n'a rien à faire dans cette guerre, ni dans la fange dans laquelle il se débat.

De plus, si le film est un labyrinthe, ce n'est pas un dédale onirique, ni anarchique car des indices nous conduisent à la vérité (une affiche dans le métro lors d'un réveil à la Outrages, une cartomancienne, des médecins...). Comme les multiples références bibliques, les noms des héros et le titre même du film nous indiquent que Jacob s'est engagé dans un voyage qui consiste à expier l'erreur qu'il a commise ici-bas et qu'il ne parvient à expliquer. Ce qui n'est guère étonnant car Rubin s'est ouvertement inspiré de L'Enfer de Dante dans la structure de son récit. Le héros traversera bien un Enfer (la guerre), puis un purgatoire (la vie après la guerre et les souvenirs) qui le conduira au Paradis (le délestage de la vie ici-bas).

L'enfer, c'est celui du delta du Mékong. La première scène sur les lieux est d'ailleurs d'une grande puissance, superposant le combat à une frénésie directement héritée d'une descente : images clipées, soldats qui vomissent, spasmes. «L'Enfer : la drogue y conduit tout droit» dira une affiche prophétique dans le métro au début de l'arrivée à New York, et c'est bien là que se trouve Jacob au départ. Une scène tout bonnement traumatisante et magnifiée par la musique angoissante de Maurice Jarre qui la rend presque irréaliste. Un retour en négatif sur le rêve guerrier et patriotique, une descente en règle du héros et des compagnons qui les conduit au rôle de bête capable de tuer leur propre frère.

## Métro, boulot, monstros

Le purgatoire de Jacob est un monde où se côtoient les souvenirs de guerre et les souvenirs de la famille perdue. L'Echelle de Jacob rend bien mieux compte du trauma de la guerre que n'importe quel autre film qui le traite car il va au-delà des représentations habituelles et des images pour nous amener au ressenti de l'enfer qui en découle. Ainsi le traumatisme de l'ancien combattant est-il déployé dans le monde réel dans tout ce qu'il a de plus viscéral.

Jacob vit son quotidien dans un monde désagréable et agressif où ce qu'il a vécu est toujours présent en lui. Les démons de la guerre y sont personnalisés par des personnages déshumanisés et des situations qui rendent son quotidien psychologiquement insupportable. S'y ajoute la paranoïa dans l'histoire liée aux manipulations du gouvernement, la nostalgie par le souvenir de son fils Gabriel et la culpabilité de devenir un simple postier vivant avec une conne (appelée Jézabel, nom d'un personnage négatif de l'Ancien Testament) alors qu'il était auparavant un prof de philo avec une famille aimante.

Se joignent encore à ce quotidien toutes les manifestations physiques de son trouble, les «flashes» du combat et la détérioration de la réalité. Des intrus apparaissent partout, Jacob se retrouve coincé dans une rame de métro en pleine nuit, il est souvent en contact avec des gens froids, le bruit assourdissant d'une fête l'amène à s'imaginer au milieu d'une orgie de démons. Dans une scène Polanski-esque en diable, des voisins hagards entourent Jacob en lui jetant des glaçons dans une baignoire pour faire baisser sa température. L'enfer est là, il est partout et Lyne le retranscrit brillamment, que ce soit par des flashes démoniaques ou des personnages sans tête, reproduisant des mouvements tantôt rapides, tantôt saccadés, réellement dérangeants.

La perception du monde de Jacob rejoint finalement ce que dit Louis, le médecin bienveillant qui fait office d'ange gardien: L'enfer (la guerre) est un lieu où tout ce qu'on était brûle. Si on résiste, ce sont des démons qui nous arrachent à la vie. Si on est en paix ces démons se changent en anges. Le purgatoire de Jacob n'est rien d'autre que le refus d'un Homme d'abandonner ce qu'il était avant que la guerre et ses conséquences ne fassent de lui ce qu'il est.

Al'origine, Jacob est un personnage biblique contraint à l'exil. Une nuit pendant son voyage, il rêve d'une échelle reliant la Terre au ciel, avec des anges qui la montent et qui la descendent et en haut Dieu qui lui promet qu'il sera toujours avec lui et avec le peuple juif, où qu'ils aillent. Lyne exploite encore une fois une référence biblique pour la détourner dans le monde temporel. L'échelle du scientifique était la descente, Dieu symbolise l'origine de Jacob, toujours présent en lui et personnalisé par son fils défunt (interprété par le tout jeune Macaulay Culkin). C'est le seul qui ne puisse plus être touché par ce qu'il est devenu et celui qui lui



# Voyage au bout de l'enfer

montra la voie vers sa libération. C'est en acceptant de le rejoindre qu'il pourra s'en aller en paix.

## «Comment il s'appelle ? Singer. Jacob Singer»

Au-delà de la dénonciation des activités gouvernementales et du BZ, drogue qui aurait été donné à des soldats durant la guerre du Viêt-Nam (et qui joue un rôle non négligeable dans cette mascarade), le film convoque l'Histoire et questionne la compatibilité entre l'Homme et le progrès. Entre les méthodes anciennes de Louis, l'ange chiropracteur, et ceux des médecins, appareillages inhumains et perceuses qui traitent l'homme comme un rat de laboratoire à des fins iniques.

Les scènes d'hôpital sont difficilement soutenables, d'une froideur rappelant les examens de Regan dans L'Exorciste et qui aura sans doute inspiré Darren Aronofsky pour le final de Requiem For A Dream. On se retrouve à déambuler dans un couloir, croisant l'étrangeté malsaine des visions de Blatty dans un autre Exorciste (le troisième, sorti un an plus tôt) et les horreurs des charniers. Les hommes qui tiennent les appareils n'ont pas de visage, eux aussi déshumanisés, victime de leur esprit bestial et qui nient par contagion l'humanité de Jacob.

La vision de ce film inspire bien des questions : quelle est notre part de responsabilité dans ce qui nous manipule ? Peut-on être considéré comme un humain lorsque son propre jugement a ainsi été bafoué ? L'homme est-il le jouet de ses pulsions et de ceux qui le dominent ? Peut-il être encore lui-même après avoir vécu ce genre d'expérience ?

Dans toute cette incertitude, la fin à l'apparence tragique fait figure de lumière, lorsque des médecins compatissants osent enfin nommer le soldat. Comme pour valider qu'au bout de son voyage intérieur, le professeur Jacob Singer a mérité un monde meilleur.

□

## Jacob's Ladder

Réalisateur : Adrian Lyne

Scénario : Bruce Joel Rubin

Production : Mario Kassar, Alan Marshall, Bruce Joel Rubin, Andrew G. Vajna

Photo : Jeffrey L. Kimball

Montage : Tom Rolf

Bande originale : Maurice Jarre

Origine : USA

Durée : 1h55

Sortie française : 16 janvier 1991





Quelle semaine... Entre un remake bobo de La Fête des Pères, quelques thrillers flasques pour madame Trichardin, l'habituel Oliveira de rentrée et un opus de Guinea Pig par René Manzor, ne restait plus que ce bon vieux Barbet pour nous sauver la mise. Ou pas. Alex Fayard (Benoît Magimel, plus fade que d'habitude) est un jeune auteur à succès reprenant les recettes de son modèle et idole, le fameux Shundeï Oe, écrivain japonais de thrillers déviants que jamais personne n'a rencontré. Alex compte bien profiter d'un voyage promotionnel au pays du Levant pour se confronter à son aîné, qui apprécie assez moyennement qu'un blanc bec arrogant le dépasse dans les ventes. Pour mettre la main sur Oe, le français se fera aider par Tamao, belle geïko en prise avec un amant violent...

En adaptant Edogawa Ranpo, rarement à bonne enseigne dans les salles obscures (tout au plus compte-t-on Black Lizard de Fukasaku et Gemini de Tsukamoto), Barbet Schroeder comptait sans doute redonner un peu d'éclat et de relief à sa routinière alternance entre thrillers hollywoodiens et métrages plus «auteuristes». D'où une ouverture en mise en abîme, à la fois hommage et note d'intention d'un film tout en tromperie, dont l'évident classicisme n'est jamais transcendé par un décalage trop frileux dans le traitement du personnage principal, auteur naïf voire benêt incapable de comprendre ce qui va se passer quand le spectateur, lui, devine dès la deuxième bobine tous les événements à venir. Ce qui, vous l'admettez, le fait moyen pour un expert du polar s'étant fendu d'un mémoire sur le genre. D'autant qu'il ne comprend pas plus quand les événements se passent devant ses yeux : il lui faut une scène de conclusion finale pour lui expliquer ce qu'il n'a pu conclure durant un an derrière les barreaux d'une prison. Bonjour le romancier...

Même si au détour d'une séquence Schroeder nous rappelle à sa fameuse Maîtresse, Inju reste un bel objet vide de substance et d'enjeu. L'auteur de Barfly, pourtant à l'aise dans le genre (Le Mystère Von Bulow, tout de même), semble ici plutôt hésitant dans ses choix et prérogatives, ne sachant comment considérer un sujet demandant un recul sur les codes du thriller, les deux personnages principaux étant censés être des peintures dans le domaine, et donc s'affronter en devançant les coups de l'adversaire. Le personnage de Magimel n'étant absolument jamais à la hauteur, on assiste au plus banal des plans manipulateurs, avec en sus la distanciation due à ce «héros» pris dans les tourments d'une fiction qu'il recherche, pour la subir en tant que témoin hébété et non la vivre. Quelque part, cela confirme la préférence de Schroeder pour les «méchants» (L'Enjeu, ses documentaires) ; ce n'était peut-être pas une bonne idée, du coup, de laisser celui-ci dans l'ombre.

nicco

## Inju, La Bête Dans L'Ombre

Réalisateur : Barbet Schroeder

Scénario : Eitan Arrusi, Jean-Armand Bougrelle, Frédérique Henri & Barbet Schroeder d'après le roman de Edogawa Ranpo

Production : Saïd Ben Saïd, Vérane Frédiani & Franck Ribière

Photo : Luciano Tovoli

Montage : Luc Barnier

Bande originale : Jorge Arriagada

Origine : France

Durée : 1h45

Sortie française : 3 septembre 2008

